

Commentaires

Numéro 11, décembre 1983, janvier 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/21364ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(1983). Compte rendu de [Commentaires]. *Nuit blanche*, (11), 25–31.



MÈRE-SOLITUDE

Émile Ollivier
Albin Michel, 1983

«L'eau ne mouille pas la joie». Tel est le titre poétique d'un chapitre de *Mère-Solitude* de l'écrivain haïtien Émile Ollivier.

«S'il vous plaît, monsieur le touriste, ne touchez pas à notre joie: elle est une fleur fragile. C'est tout ce qui nous reste.» dit également Gabriel Morelli qui pourtant, comme tous ses frères et soeurs et tous les gens de son pays, a eu sa part de souffrance et de désespoir. On dit souvent «je rêve d'un...» dans ce livre, on a beaucoup d'espérance, «cette herbe folle qui pousse au fond du coeur» aussi. Peut-être parce qu'à Trou-Bordet (alias Port-au-Prince) on a touché le fond de l'abîme.

Mère-Solitude est une allégorie dans laquelle le destin d'une famille qui se désagrège symbolise le destin de tout un peuple avec, comme témoins, Absalon, le fidèle serviteur et gardien de la tradition, et Narcès, le narrateur, qui aura vingt ans à la fin du livre. C'est à travers les interrogations de ce dernier que nous apprendrons à connaître cette famille et ses membres au destin exceptionnel. D'abord Noémie, la jeune mère de Narcès, qui mourra sur l'échafaud pour avoir tué un personnage important, Éva-Maria qui, s'étant réfugiée dans

la folie, osera, un jour de parade, cracher sur le Président et surtout Hortense qui, par sa résistance passive, plus que toute autre personne, résume le destin de son peuple. Les fils enfin: Sylvain qui, croyant à tort avoir conduit la police à son frère, s'enlèvera la vie de désespoir et Gabriel, le guide touristique rencontré plus haut, qui passera sans raison deux ans de sa vie en prison.

Comme on peut le constater, on ne manque ni d'action ni d'émotions dans ce roman. Et je n'ai pas parlé des délires, ni de l'amour impossible d'Absalon pour Hortense, ni du drame de cette dernière, pourtant exemplaire.

Mère-Solitude est un récit bien mené qui captive notre intérêt. La langue en est fort belle, avec des bonheurs d'expression rares, mais ce qui frappe surtout — et il ne faut pas s'en étonner —, ce sont les références politiques constantes à la situation qui prévaut en Haïti. Et les allusions ne sont pas toutes voilées. À témoin, les dernières phrases du livre:

«Englué dans cet espace clos, la moitié d'une moitié d'île, il faudrait s'en aller, mais comment en sortir? Il y a des taches de sang sur la Caraïbe. Il faudrait s'en aller, mais il n'y a ni bateau ni Boeing qui puissent nous conduire ailleurs. Quand les ramières sauvages empruntent le long chemin de la migration, la mer trop souvent rejette leurs cadavres.»

Louise G. Mathieu

LES ENFANTS PAR LA TÊTE OU LES ALLEMANDS SE MEURENT

Günter Grass
Seuil, 1983

Virage technologique, projet de société; en réalité de quoi s'agit-il? Au nom de qui parle-t-on? Toutes ces discussions ne sont-elles pas vaines? Dans ce petit livre fascinant et irritant, Gün-



ter Grass s'attaque, sous le mode du récit, à un tabou contemporain: la dénatalité. L'Allemagne a le taux de natalité le plus faible de la planète; d'ici une quinzaine d'années, sa population va décroître lentement; puis, par un jeu de pyramide d'âges, de plus en plus brusquement. Dans cent ans, il ne restera pratiquement plus d'Allemands.

Qu'est-ce que l'Allemagne? Comment cette culture, si «importante» au niveau mondial, qui a bercé tant de savants, de philosophes et d'écrivains, en est-elle arrivée si bas, démographiquement? Qu'est-ce au fond qui fait l'unité, l'identité culturelle de cette Allemagne cruellement déchirée? L'Allemagne serait le lieu par excellence des écolos et des alternatifs. L'écologie est-elle un mouvement social révolutionnaire ou une simple stratégie d'ajustement à la crise? Une nouvelle définition du bonheur plus qualitative que quantitative en cette ère de coupures et de récession?

Voilà la trame de fond de ce récit de Grass, rentrant de Chine surpeuplée, à la veille d'élections allemandes où les écologistes cherchent à s'imposer, témoin impuissant de la mort de l'écrivain Nicolas Born, atteint de cancer, son ami. L'humour et la réflexion se croisent; c'est l'histoire d'un livre qu'il aurait pu écrire, du scénario d'un film sur lequel il aurait pu travailler: deux professeurs dans la trentaine, con-

testataires soixante-huitards bien rangés, en vacances en Asie surpeuplée, se demandant s'ils auront ou non un — et un seul — enfant. L'enfant-oui, l'enfant-non? On ne cesse de se le renvoyer par la tête. En attendant leur décision, l'Allemagne se meurt un peu plus chaque jour, l'Asie se peuple un peu plus chaque jour.

Le Québec a le deuxième taux de natalité le plus faible au monde, immédiatement après l'Allemagne. À partir de l'an 2000, la population se mettra à décroître. Autrement que l'Allemagne, nous aussi sommes déchirés et cherchons notre identité...

Andrée Fortin



LE CHAT QUI LA REGARDE

France Nespo
Seuil, 1983

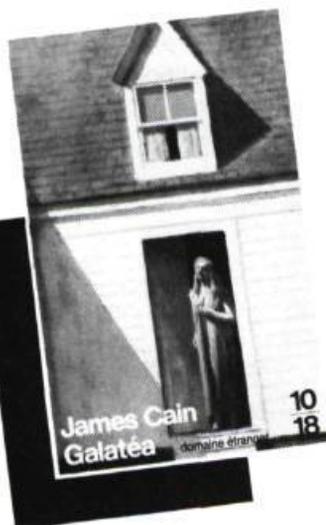
Une étrange petite fille pleine d'égratignures, d'écorchures, de bosses, de bleus qui erre à la recherche du réel? de la vérité? de l'amour? On ne sait trop. Une espèce de schizophrène qui aime se suspendre à son balcon, à se «déplier dans le vide», qui s'étend régulièrement près du calorifère sur son «mouchoir de solitude» pour goûter la plage, le soleil, l'océan. Bref, Fausta Versini est une victime de la lucidité, et elle apprend, tout au long du récit, à se tailler une place dans un monde qui

n'est pas fait pour elle.

«Personne ne rencontrait jamais personne dans l'extrême sous-sol de la solitude.» Les êtres passent dans la vie de Fausta sans la voir, sans l'entendre, sans la comprendre. Ils sont comme ces objets abandonnés par l'ancien locataire et qu'elle n'a jamais le courage de mettre aux ordures: elle a besoin de ces objets. Elle a besoin de ces êtres qui ne font qu'accroître son désespoir par leur superficialité.

Un roman qui, malgré ses longueurs et son style souvent mélo, raconte la très belle histoire d'une petite fille qui se dépouille trop lentement de ses illusions et qui a le malheur de n'être comprise peut-être que par ce chat qui la regarde...

Sylvie Trottier



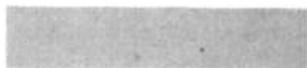
GALATEA
James Cain
10/18, n° 1564,
1983

Depuis quelque temps, la mode est au gros roman de 500 pages et plus. Moi, j'aime les petits romans qu'on peut lire en une soirée. J'aime les petits romans. Je n'exclus pas pour autant les autres mais tout de même. James Cain est surtout connu comme l'auteur du *Facteur sonne toujours deux fois*, mais il a écrit aussi de nombreux

autres romans. La collection 10/18 est en train d'en republier quelques-uns dans sa collection «Domaine étranger».

Galatea, c'est un peu l'histoire de Duke qui sort de prison pour aller travailler chez un restaurateur un peu bizarre. La femme de ce dernier est un peu son laboratoire. C'est elle qui goûte à ses plats. Duke entreprend de faire maigrir cette femme qui n'a qu'une raison d'être: manger. Mais je vous laisse sur votre appétit, le reste ne se raconte pas. Je cite tout de même une réflexion de Duke: «Dès lors mon existence devient un enfer. Car tout en sachant depuis longtemps que je l'aimais, je vivais tranquillement à ses côtés. Le désir n'entraîne pas dans cet amour-là. (...) et maintenant, c'était tout cela, plus le reste, et ça me rendait fou.»

Marc Chabot



JOHN LE CARRÉ
La petite fille au tambour
Robert Laffont, 1983

Le dernier Le Carré est une nouveauté à plus d'un titre, mais il reste familier à ceux qui ont savouré les précédentes œuvres de ce prince du roman d'espionnage, *La Taupe*, *Comme un collégien* et *Les gens de Smiley*.

La petite fille au tambour se passe dans les bas-fonds de la politique, c'est-à-dire dans le milieu des services secrets, des groupes terroristes et des mouvements clandestins. Mais contrairement aux précédents romans de John Le Carré, le contexte historique, en l'occurrence la confrontation Israélien-Palestiniens y a peut-être plus de place.

En plus d'être un fin roman psychologique, *La petite fille au tambour* est une espèce de reportage sur le plus vieux conflit armé encore en cours, celui du Proche-Orient, et un documentaire sur les techniques de guerre subversives.

2 livres très différents...

JEAN
ECHENOZ

Cherokee



photo: O. Garros

L'amour et le jazz y jouent leur partie subtile ...
Une fantaisie rageuse, inédite.

B. Poirot-Delpech, *Le Monde*

Un désespoir discret et tranquille.

P. Lepape, *Les Nouvelles*

Humour et rigueur sous l'apparente désinvolture.

M. Nuridsany, *Le Figaro*

Je suis épaté car c'est épatant.

J.P. Manchette



photo: H. Bambergier

YANN
ANDRÉA

M.D.



J'ai beaucoup aimé ce livre terrible et d'une certaine manière radieux.

M. Nuridsany, *Le Figaro*

Journal de trois semaines d'enfer.

F. Xénakis, *Le Matin*

La fascination et le vertige de la mort et l'incroyable survie.

M. Lange, *Le Nouvel Observateur*

Un témoignage d'amour absolu.

P. Thévenon, *L'Express*

A.B.L.

...aux Editions de Minuit

commentaires

On y découvre graduellement les attentes secrètes ou avouées que se forgent les intervenants de toutes sortes qui patagent dans les multiples guerres du Moyen-Orient, de sorte qu'il est à l'occasion malaisé d'identifier sans équivoque les appartenances et les loyautés ultimes des uns et des autres. Ce livre révèle la politique dans toute sa démesure et sa grandeur.

Au sortir des 500 pages de ce roman, la situation au Proche-Orient nous apparaît à la fois plus claire, parce que l'on y comprend peut-être davantage certains enjeux, mais aussi plus complexe en ce sens qu'il est difficile de s'identifier à l'un des camps, d'abord parce qu'ils sont fluides et imprécis, mais aussi et surtout parce que l'héroïsme et la légitimité y sont partagés entre les uns et les autres.



Voilà un livre au bout duquel on veut aboutir au plus vite, mais l'action est souvent d'une certaine lenteur, ce qui, peut-être, nourrit une certaine impatience et un certain agacement, même chez le lecteur conscient de l'importance du «facteur humain» dans la genèse et l'explication des drames politiques et historiques, même les plus impersonnels.

René Beaudin



LE CLIN D'OEIL DE L'ANGE

Françoise Mallet-Jorris
Seuil, 1983

Françoise Mallet-Jorris a cette écriture qui donne un peu à rire, un peu à angoisser. Son compte rendu de la vie la plus quotidienne, celle des lieux communs, pourrait être celui d'un ange... s'il en existait?

Qu'ils sont étranges et uniques, ses personnages, dans leur manque d'originalité. Dans leur tentative pour sortir de la norme. Dans leurs amours et leurs hostilités.

À la foire d'Anvers, le peintre de bonne notoriété s'éprend d'une petite handicapée mythique. L'écrivain hospitalisé éprouve pour son infirmière une attirance-répulsion qui bouleverse un instant leurs deux vies. En voyage de noces, la jeune mariée apprend la vulnérabilité de son mariage. Le conservateur d'un musée voit sa vie affective perturbée par le geste destructeur d'une folle (?). Lors de l'anniversaire de son compagnon, l'architecte homosexuel juge sévèrement l'évolution de leur couple. Au pays de Melville, le grand-père et l'enfant découvrent qu'ils ne peuvent s'atteindre qu'à distance. À Disneyland, le cinéaste doit faire face à l'amour et à la mort de sa compagne.

Mais, qu'on ne s'y méprenne! *Le Clin d'oeil de l'ange* n'est pas un recueil de

nouvelles. C'est une suite littéraire dont le thème, comme en musique, inspire et guide les variations du récit.

Pendant que l'ange poursuit son vol et que Madame Mallet-Jorris dépose, en noir et blanc, sur la page sacrée de l'écriture, le contraste bigarré de la fête foraine de l'existence.

Josette Giguère



UNE MÉMOIRE DE SANTAL

Olympia Alberti
Albin Michel, 1983

D'abord, l'écriture envoûte: il y a des phrases et des intuitions remarquables, et l'atmosphère est celle qui se crée lorsqu'on prend enfin la peine de poser un regard attentif sur la moindre chose. Puis, lentement, à moins peut-être d'une lecture à petites doses, les qualités s'estompent, les défauts surgissent.

Clara apprend qu'elle a le cancer, qu'il ne lui reste qu'un été. Elle a 45 ans, un mari mort depuis 10 ans («La mort ne m'étonnera pas, écrit-elle, elle aura la forme de ton corps absent»), quelques amants, un fils plein d'avenir, une maison au bord de la mer, un passé de journaliste qui l'a menée aux quatre coins du monde. Premier agacement: l'accumulation des noms géographiques et des objets d'art rapportés, le souvenir des misères avec lesquelles elle a compati ailleurs.

Femme distinguée, Clara le demeurera jusqu'à la fin. Tout au long de ce dernier voyage intérieur, de ce cheminement dans le silence et la nature, la maladie n'encombre jamais plus qu'une migraine récurrente. Antithèse des *Jours de ma mort* d'Alain Cahen (Seuil, 1983), qui était le récit d'une lutte pour la lucidité, contre la révolte et l'écoeurement, *Une mémoire de santal* est de moins en moins convaincant. La mort est trop facile et sent trop bon: son approche ne

transforme jamais un corps naguère et encore désirant en un organisme qui se dérègle et s'affole. Mais le cancer n'est-il pas simplement une maladie psychosomatique? «On devient cancéreux à partir du moment où dans sa vie, on refuse une chose, on se bloque sur une douleur, un chagrin, un amour.» Si fumer vous aide à vous exprimer, à vous réaliser, vous pouvez dormir tranquille. Le malade n'a plus de plaies, il n'a que des noeuds au-dedans.

Sylvie Chaput

LA LOI HUMAINE

Rezvani
Seuil, 1983

La loi humaine est implacable, encore davantage en temps de guerre: «tous contre un et un contre tous», comme le fait dire Rezvani au héros de son dernier roman, Lucien de B.

Il nous en fait d'ailleurs la démonstration tragique tout au long de ce roman déchiré et déchirant, *La loi humaine*. L'histoire de Lucien de B, c'est en fait l'histoire d'un homme qui n'arrive pas à échapper à son passé, à cette «traîtrise» dont il s'est rendu coupable sous l'Occupation en devenant l'ami de Franz, un jeune officier allemand, qui nous vaut d'ailleurs un passage superbe

commentaires

sur Holderlin. Poursuivi par un sentiment de culpabilité qui devient une véritable hantise, Lucien n'a de cesse de boire jusqu'à la lie sa trahison et d'expier dans la mort, la seule issue possible.

Avec ce dernier roman, Rezvani nous donne sans doute son oeuvre la plus parfaite, la plus achevée, la mieux construite. On y sent une maîtrise de l'écriture jamais atteinte chez lui. C'est en même temps un livre travaillé et même complexe où l'auteur fait habilement s'entremêler deux tranches de vie par de savants retours en arrière comme pour mieux perdre le lecteur... En somme, un petit chef-d'oeuvre au plan de la facture qui lui vaut, d'ailleurs avec raison, d'être au nombre des favoris pour l'obtention du Goncourt.



J'ai cependant terminé ce Rezvani avec une pointe de nostalgie pour *Les années Lulla* ou *Les années lumière*. On ne retrouve pas dans ce dernier roman cette fraîcheur, cette spontanéité et ce feu qui communiquaient une telle intensité aux romans d'un Rezvani plus jeune, moins formaliste. De fait, ce dernier livre ne m'a pas fait vibrer autant que les Rezvani d'antan. Faut-il voir, dans le changement de maison d'édition, l'indice d'un changement de cap? Ce serait dommage!

Ginette Beaulieu



LA CENDRE ET LA FOUDRE

Frederick Tristan
Bolland, 1982

Le Festival d'Avoriaz, consacré au fantastique (tant littéraire que cinématographique) a couronné l'an dernier le roman de Frederick Tristan, *La cendre et la foudre*. Faut-il que la littérature fantastique française soit à ce point moribonde pour qu'à l'époque du réalisme fantastique des Latino-Américains (et je ne parle même pas de la riche veine belge) l'on doive primer un roman qui, en fait de fantastique, verse plutôt dans le merveilleux! À défaut d'être la voie la plus féconde du fantastique, c'en est peut-être la plus facile: vous construisez une intrigue défavorable au héros, vous la resserrez jusqu'à l'impasse, jusqu'à l'impossible et là, justement, vous faites intervenir l'impossible pour rétablir le rapport de force (i.e. un contre mille). Cette construction quasi épique de péril en péril, Frederick Tristan la reproduit ad nauseam.

Dans sa postface, l'auteur réhabilite cette narration cahoteuse en prétendant que le récit se lit à quatre niveaux: l'événement, le moral, le mythique et le métaphysique. Il ajoute, en étendant le commentaire à l'ensemble de son oeuvre (riche jusqu'ici de treize titres): «Il se pourrait que dans ces récits la véritable quête soit d'un ordre

impalpable, d'autant plus prégnante de n'être pas aussitôt discernable» (p. 248).

Bien sûr, il y a dans *La cendre* ce vernis de sagesse toutes saisons, bien servi par le cadre de l'action, soit la chute de la dynastie Ming qui, puisqu'elle s'exprime dans des formules ronflantes et des salamalecs, doit être tenue pour de la *belle écriture*. Il y a surtout l'évocation d'un ordre ancien, monarchique, où l'expression des rapports politiques est ramenée à des questions de félonie, de légitimité sanguine, de reliques et de pouvoirs supranormaux conférés par les divinités qui flottent (c'est sans doute là le niveau métaphysique dont parle l'auteur) au-dessus de l'Empire du Milieu. Aussi simplifiés que paraissent ces rapports, ils n'en sont pas moins traversés par les contradictions les plus tenaces, celles justement qui font le charme des monarchies, des intrigues de palais et des tables immuables de destin. Mais cette sagesse-là peut survivre et on peut même lui octroyer le premier rôle dans une fable où les péchés capitaux (l'orgueil et l'envie entre autres) sont des faire-valoir.

Gilles Pellerin

TRIOMPHE DE L'AMOUR

Catherine Rihout
Gallimard, 1983

Isabelle se présente à l'hôtel Mollard, ayant lu dans les petites annonces qu'on y offrait un job de gouvernante. Mais derrière l'hôtel Mollard, il y a la famille bourgeoise Mollard-Smoldeu, célèbre dans tout le pays pour sa puissance et sa richesse.

D'ordinaire, une grande famille bourgeoise a besoin d'une gouvernante pour s'occuper des enfants; la quiétude d'une telle famille ne doit jamais être dérangée, même par ses propres enfants. Or, Isabelle est engagée pour s'occuper du vieux Mollard. Un peu sénile ou



débile, comme vous voudrez. La caractéristique du vieux est qu'il suce des olives et les recache par terre. D'où, vous le pensez bien, la nécessité d'engager une gouvernante.

Peu à peu, Isabelle apprend à connaître «le vieux» et son histoire. Dans ses moments de lucidité, il lui raconte sa vie, celle de sa famille, de ses enfants et même celle des enfants de ses enfants. Isabelle commence à tenir une espèce de journal, sous forme de notes.

C'est de ces notes que le roman est constitué. Toute l'histoire de la famille est passée au crible, retournée, examinée, jugée.

D'un humour diabolique, ce roman reconstitue le cassette d'une famille bourgeoise française normale! Un roman fascinant et efficace.

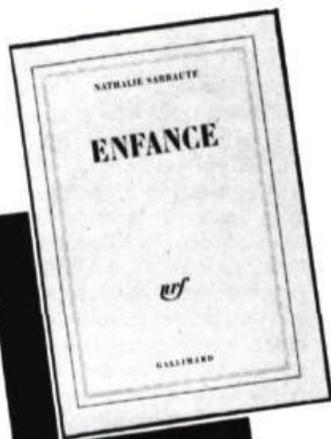
Marie-Claude Deschênes

ENFANCE

Nathalie Sarraute
Gallimard, 1983

Quatre-vingts ans: l'âge par excellence sans doute pour parler de l'enfance, pour faire revivre son enfance. C'est l'entreprise à la fois audacieuse et captivante à laquelle s'est livrée Nathalie Sarraute dans son dernier livre.

commentaires



Ces souvenirs nous sont livrés avec une grande pudeur comme autant de «flashes» d'un univers décousu, fragmenté. Ces récits brossés en petites touches, faisant en moyenne guère plus de 2 à 3 pages chacun, nous remémorent des faits parfois marquants et même déchirants, des détails en apparence assez anodins parfois mais qui prennent une importance décisive pour la jeune enfant.

On apprend, par bribes, comment Natacha, la petite russe, est amenée à vivre à Paris avec son père et Vera, sa nouvelle femme, à la suite de la séparation de ses parents. Sa mère, avec qui les relations n'étaient guère faciles, l'a pratiquement abandonnée. La jeune Nathalie vit difficilement cette séparation. Mais, il y a aussi ces mille et un événements de la vie quotidienne, souvent banals, et qui prennent une autre dimension dans un esprit d'enfant. Je pense qu'il nous est donné de voir, et même de sentir, à travers ce livre qui tient plus du document à cause de son souci d'exactitude et d'authenticité, comment un amalgame de faits et d'événements peuvent être canalisés et donner lieu éventuellement à une vocation d'écrivain...

Mais rien dans ces souvenirs d'enfance de Nathalie Sarraute de complaisant, de gai ou d'heureux. Elle a choisi de nous livrer, de cette enfance, ce qui

semble à la fois le plus douloureux mais en même temps le plus significatif pour sa vie d'adulte. Ces récits apportent, me semble-t-il, un éclairage nouveau sur une partie de la vie à peu près inconnue de Nathalie Sarraute.

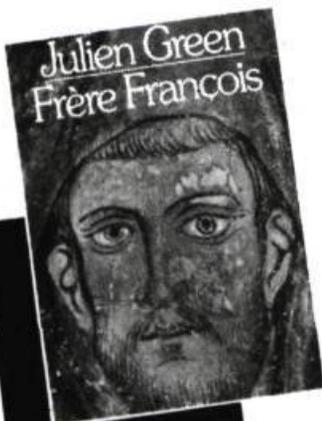
Ginette Beaulieu

FRÈRE FRANÇOIS

Julien Green
Seuil, 1983

À mi-chemin entre l'écriture de son *Journal*, qui est l'un des plus remarquables que je connaisse, et celle de ses romans, Julien Green remonte les siècles à la recherche d'un François d'Assise qui, avant d'atteindre à la sainteté, menait joyeuse vie.

Il fallait peut-être Julien Green pour, dans les années 1980, tenter cet audacieux pèlerinage. Et le compte rendu qu'il nous en fait charme, éblouit parfois. En même temps, le narrateur reste résolument attaché aux idées de son temps à lui, et on lui en est reconnaissant.



Les vies de saints posent des problèmes presque insurmontables. Souvent, les sources d'information ont été détruites pour l'édification... de notre ignorance. Green joue cependant le jeu et, là où les documents manquent, il invente. Et, ▶

DES LIVRES ORIGINALS

belfond ACROPOLE
Presses de la Renaissance



Le valet de plume

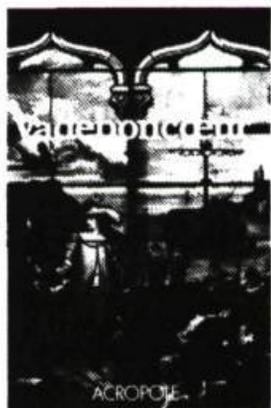
M. Folch-Ribas, valet de plume du valet de plume, est l'artificier de ces échanges des esprits, des corps, des coeurs. Il piège tout, mine de rien. Pour son plaisir, certes. Pour le nôtre aussi.
Réginald Martel
(La Presse 21.05.83).

J. Folch-Ribas 12,95 \$

Prix Molson de l'Académie canadienne-française 1983

Vadeboncoeur

"de l'Histoire à la Fiction". La vie romancée de nos ancêtres et la naissance d'un peuple.



Saint Arnaud Caron 13,95 \$

Guy de Rothschild
Contre bonne fortune...



Contre bonne fortune

La vie d'un homme hors du commun, racontée avec humour, intelligence et brio. Magnifique cahier de photos couleur à l'intérieur.

Guy de Rothschild 14,95 \$

DEMANDEZ NOS CATALOGUES EDIPRESSE (1983) INC.
8382, ST-DENIS, MONTREAL H2P 2G8 (514) 381-7226

commentaires

chose pour le moins surprenante, dans le sens des miracles plutôt que dans celui de la plate réalité.

Autre caractéristique de ce livre, il est composé de brefs tableaux (plus d'une centaine) qui ont sans doute permis à l'auteur de ne pas se perdre en d'inutiles considérations mais qui, surtout, proposent au lecteur une approche résolument moderne du sujet traité, à savoir l'anarchie joyeuse d'un homme simple.

Jean-Pierre Guay

mensuels de cinquante dollars, puis le silence. Mais la vie continue et ses exigences quotidiennes repoussent l'heure des constats: tant que l'on s'agit, on ne s'attarde pas devant le miroir. Et c'est ainsi que Pearl se rend à la vieillesse, et ses enfants à l'âge adulte.

Ces derniers vivent de façon différente l'absence du père. L'aîné en gardera les pires séquelles et sa réussite sociale ne le rendra pas heureux. Sa soeur et son frère s'en sortiront de façon plus sereine: Jenny en se partageant entre son métier, son homme et ses enfants, et Ezra le rêveur en prenant bien soin de la clientèle de son restaurant, de sa mère et de la propriété de campagne de son frère aîné.

Quant à Pearl, absente à elle-même pendant toutes ces années où elle élève sa famille, elle tentera de se reconstruire à travers la vie active de ses enfants. Ce n'est que trop tard qu'elle se rendra compte de l'insuccès d'une telle démarche et de la valeur absolue des instants pleinement vécus.

Toute l'écriture du roman traduit cette réalité du temps qui fuit et du quotidien qui nous construit souvent à notre insu. Et c'est effectivement avec nostalgie que l'on tourne la dernière page.

Denise Pelletier



LE DÉJEUNER DE LA NOSTALGIE

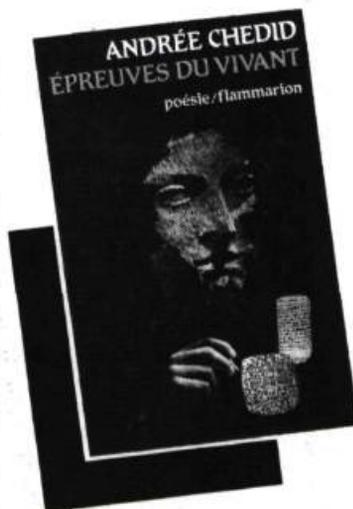
Anne Tyler
Stock, Nouveau Cabinet
Cosmopolite, 1983

On a souvent d'heureuses surprises lorsqu'on fréquente le Nouveau Cabinet Cosmopolite chez Stock, comme celle d'y rencontrer Anne Tyler. Quatrième roman de cet auteur à être publié dans une collection de prestige qui a déjà accueilli plusieurs prix Nobel, *Le déjeuner de la nostalgie* nous fait entrer dans l'univers d'une famille que l'on qualifierait aujourd'hui de monoparentale.

À la fin des années quarante, Pearl est abandonnée par son mari: quelques chèques

ÉPREUVES DU VIVANT
Andrée Chedid
Flammarion, 1983

De l'oeuvre d'Andrée Chedid, Jacques Izoard a dit: «Il n'y a peut-être pas aujourd'hui de poésie plus juste, plus limpide, plus nécessaire.» Avec *Épreuves du vivant*, Andrée Chedid continue à interroger la parole pour que cette dernière la questionne à son tour, «pour qu'émergent ces déflagrations, ces anfractuosités, ces mouvements aériens, enfouis au fond de nous». La parole dissout les



noeuds de l'ombre et soulève les sédiments du songe; le poème, comme invention, possède des pouvoirs de partage et «tente de traduire, en matière temporelle et durable, les remous et rébus de la vie». Le langage devient donc «ce matériau à la fois malléable et rétif» servant à modeler le plain-chant du dedans. L'auteure explore villes, visages, siècles, douleurs, espérance et s'y inscrit «à torrents ou goutte à goutte». L'obscurité s'en voit réduite.

Andrée Chedid a longtemps hésité entre *Épreuves du vivant* et *Table des Poussières* comme titre pour ce recueil. Tous deux concernent «l'inscrit» au sens physique, matériel du terme. Si elle a opté pour *Épreuves du vivant*, c'est que les ressources du mot «épreuves» sont immenses. Ce mot renvoie aux mouvements de la vie même: faire, défaire, refaire. Par le biais de la poésie, ce sera à force de mots, de ratures et d'éclats que surgira la lumière. «La poésie — manifestement présente dans nos destins avec ses appels renouvelés à la vie — est, à la fois, l'éperon, l'espérance et l'épreuve du vivant.»

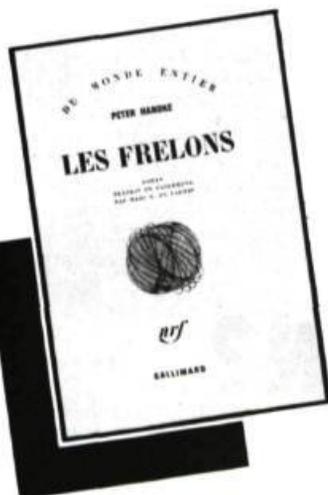
C'est peut-être à la parole qu'il échoit de réinventer la terre, de drainer les plaies de nos batailles, d'absorber nos vides et nos sanglots et de répandre l'ivresse d'exister...

Susy Turcotte

LES FRELONS
Peter Handke
Gallimard, 1983

Les fourmis qui grimpent le long du mur et se préparent à envahir la maison et que le père, avec l'aide de sa femme, se charge de détruire à l'eau bouillante; la vaisselle qu'on lave, comment on la lave, comment on l'essuie, comment on la range, mais surtout cet inquiétant nid de guêpes, sans doute des frelons, suspendu au larmier et que le frère, à l'aide d'un bâton, s'efforce de faire tomber, ce qui a pour effet de mettre les insectes en colère et ils se ruent par la fenêtre et enfoncent profondément leurs dards vengeurs dans la chair dolente de la femme du père, à ce moment-là vautrée sur le lit de la soeur et en proie, apparemment, à une curieuse insomnie où un entre-cuisse bouillant a quelque chose à voir: 238 pages de descriptions obsessives d'une réalité impossible à définir — mais aussi qui suis-je? Est-ce vraiment moi, Gregor Benedikt, qui ai vécu cette histoire, est-ce vraiment mon frère Matt qui s'est noyé en tentant de retraverser le torrent au bout d'une fausse liane en corde? Ou bien est-ce qu'un livre hypothétique que j'ai lu à un moment où, vraisemblablement, je n'étais pas encore aveugle, a pu m'influencer au point que, traumatisé par la mort récente de mon frère dans des circonstances peut-être tout à fait différentes, je me sois mis à mélanger les deux histoires? Désormais, ma vie n'est plus qu'une suite d'hypothèses rêveuses sur un passé mythifié par une lecture et que je crois revivre un certain dimanche après-midi.

En publiant son premier roman à 24 ans, Peter Handke démontre que, tout comme son héros, il a profondément subi l'influence d'un livre, capital, celui-là, dans la littérature allemande contemporaine, *Des suppositions au sujet de Jacob*, de Uwe Johnson (1959). Ce premier essai a valeur d'exemple: un jeune auteur essaie d'embrasser un certain réel psychologique par l'artifice de l'écri-



ture. À la fin, pourtant, cédant sans doute à son propre ennui ou craignant celui du lecteur, il dévoile clairement son projet dans *La genèse de l'histoire*. Autrement, on resterait sur notre faim, et seule l'impression du vide survivrait à la lecture.

André Lemelin

COSIMA WAGNER (4^e volet de «*La Symphonie du Destin*»)

Sarah Frydman
Sylvie Messinger, 1983

La matière était là, et elle demeure: le bouillonnement social et politique du milieu du XIX^e siècle, l'existence déchirée de Marie d'Agoult et de Franz Liszt, la longue réclusion de leurs trois enfants — Bladine, Cosima et Daniel — à demi exigée par leur «bâtardise», à demi consentie ou organisée par leur père, la virtuosité de concertiste de Cosima, son mariage de «raison» avec Hans von Bülow (la raison étant ici le besoin de se soustraire enfin à l'autorité paternelle), sa passion refusée, puis consentie pour Wagner, ce génie trop semblable à tant d'autres génies (c'est-à-dire tout aussi fat que talentueux ou tout aussi grandiose par son oeuvre que rapetisseur de son entourage).

Et le paradoxe est bien que



je dois à Sarah Frydman de m'avoir éclairée sur cette histoire — que rien ne saurait à vrai dire faire tomber dans la platitude — et que je ne peux que lui en vouloir de ne l'avoir que maladroitement racontée. Mon principal reproche étant

que ses personnages ont une vie intérieure bien mince: ils ne tiennent debout qu'en raison de leur réalité historique et grâce à cette colle douteuse que forment les clichés psychologiques des romanciers de deuxième ordre.

Sylvie Chapat

NOUVEAUTÉS

Littérature étrangère

La vie exagérée de Martin Romana
Alfredo Bryce-Echenèque
Luneau Ascott

La liberté
Petru Dumitriu
Seuil

L'ange des ténèbres
Ernesto Sabato
Point Virgule, Seuil

Rites de passage
William Golding
Gallimard

La mort du roi Arthur
Bibliothèque Médiévale 10/18



Gabrielle Roy et Margaret Laurence: Deux chemins, une recherche

de Terence Hughes

"Ce qu'il [l'auteur] nous offre est une série de rapprochements fondés sur des données biographiques et thématiques et une étude des personnages."

Agnès Witfield, *Lettres québécoises*, automne 83, 14 x 21 cm, 192 pages, 10\$

Batoche 1870-1910

de Diane Payment

L'histoire d'un village, d'une région, où les Métis de la Rivière-Rouge ont trouvé refuge en 1870. L'auteur trace les débuts de cet établissement, en décrit l'apogée avec les événements de 1885 et en raconte le déclin.

14 x 21 cm, photos, 10\$
en décembre seulement



LES ÉDITIONS DU BLÉ

C.P. 31, Saint-Boniface (Manitoba) R2H 3B4

Les Batteux

de Marcien Ferland

Il s'agit d'une sorte de pastorale qui célèbre la saine vie de campagne au début du XX^e siècle: sont évoqués le dur travail des champs au moment de la récolte, l'intimité familiale, la piété intense de ce monde rural et une intrigue amoureuse entre une fille de la maison et un des "batteux" arrivé du Québec... L'auteur a eu l'idée ingénieuse d'y insérer un événement de l'histoire local... Cet épisode passionnant enracine la pièce dans la réalité historique du Manitoba et lui confère un caractère dramatique indéniable.

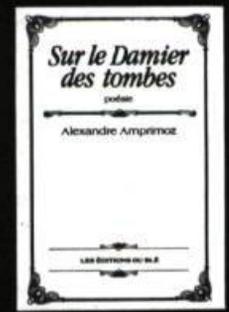
15 x 23 cm, 156 pages, 18 photos, 10\$

Sur le Damier des tombes

d'Alexandre Amprimoz

La richesse évocatrice des mots, leurs associations sonores, les rythmes variés et les images souvent saisissantes font de ces morceaux des poèmes réussis.

15 x 23 cm, 80 pages, 5,50\$



Distributeur au Québec: Fides, 5710, av. Decelles, Montréal, H3S 2C5

Nouveautés